

Profane, n°18, Printemps/Été 2024

Nina Childress, « Christophe rêve de tout »

Christophe Berhault naît en 1958. Sa mère est cool. Elle lui laisse glaner écuellés en bois, morceaux de fer rouillé, lampes coloniales, 78t en cire... Sa chambre, la plus grande de l'appartement nantais est traversée en son milieu par tous les conduits de l'immeuble. L'enfant dispose ainsi d'une sorte de couloir tournant où mettre en scène ses trouvailles. Sa plus belle prise est un panneau publicitaire émaillé, avec une tête de veau, une réclame de lait en poudre — pour les veaux. Il fréquente les puces, les brocanteurs et s'habille dès l'adolescence avec des fripes : bas de laines sur ses pantalons, chapeaux, sabots de bois. Une figure d'ange mais un goût pour la provocation. Ne sachant pas où ranger les revues pornographiques qu'il a dégoté, il se résout à les découper : visages, bites, seins, culs, mains, pieds, tout ça collé dans des cahiers qu'il mélange, pour passer inaperçus, à d'autres cahiers. Il demande à sa prof de dessin : « c'est quelle couleur un oiseau ? » elle répond « toutes les couleurs », « c'est quelle couleur une voiture ? », « toutes les couleurs ». Est-ce pour cela qu'il amasse tout ?

À mes pieds sur un carton, vingt-et-uns couvercles transparents de boissons à emporter, de toutes les couleurs.

Christophe rêve d'être peintre

Aux Beaux-Arts de Nantes, c'est durement conceptuel. Christophe photographie les objets mis en scène dans sa chambre et des cabines de plage la nuit. Il aurait aimé la photo couleur mais accède à un labo noir et blanc gratuit. La sauce ne prend pas à Nantes. Il abandonne aux parents ses cahiers, ses cailloux, ses trésors.

Les Beaux-Arts de Rennes c'est tout le contraire, on lui apprend à faire des enduits pour y peindre du faux marbre, mais ça ne lui plaît pas trop. Dans une petite boutique, cette femme — toute l'année en anorak, hiver comme été — lui vend des bandes dessinées romantiques à l'eau de rose pour dix centimes. Il les accumule, les recopie.

Sur une chaise de bureau à roulettes, trois cadres photos encore sous cellophane protègent une impression décolorée d'une jeune fille blonde, peut-être Britney Spears ?

Christophe rêve d'aller au Palace

Paris, ses puces, ses magasins de livres d'occasion et surtout ses poubelles élargissent le terrain de chasse, ainsi que l'école du Louvre. Étudier la préhistoire rend précieux le moindre gravillon. Il veut comprendre le musée, le rangement des collections, et surtout voir et revoir la peinture

— même si ce n'est pas encore au programme. Coup de foudre pour les reproductions de tableaux en noir et blanc des vieux livres d'art que tout le monde jette. Il tombe amoureux du papier, du simulacre.

En 1981 Mitterrand est élu, le père de Christophe meurt, et un héritage lui permet d'habiter juste derrière le Palace chéri. Il conserve le papier peint sombre de l'appartement, et façonne des piles de livres, de revues. C'est alors que je fais sa connaissance, il a la beauté de Gérard Philippe, en moins niais. J'adhère illico à son esprit anticonformiste. Christophe est maigre, il a faim. Il se résout à prendre un job, compatible avec son emploi du temps bohème : percepteur pour la SACD. Il court les théâtres de boulevard avec sa calculette espérant croiser Jacqueline Maillan ou Micheline Dax et ses deux teckels.

En haut d'une étagère se succèdent la photo encadrée d'un homme nu de dos, une statuette primitive en bois, un buste en plâtre de Winston Churchill et la tête de cire d'un homme bouclé, Louis XIV probablement.

Christophe rêve d'amour

Déménagement en 1987 juste au-dessus de Tati « robes de mariées ». Le sol est tapissé de découpages de revues porno, de strates de Tabloïds. Il peint des animaux, sculpte en papier-maché. Un évêque rudimentaire lui permet de ne plus se soucier du dessin et de voir grand. Il travaille à un collage immense de sexes masculin quand il rencontre l'écrivain François Jonquet, alors journaliste. Ils ne se quittent plus, voyagent beaucoup. L'appartement de Barbès est flanqué d'une chambre de bonne qui sert de stockage. Il la retrouve vidée par des squatteurs. Du jour au lendemain, il ne sait plus ce qu'il possède et son rapport à ses collections est bouleversé. Lui qui donnait volontiers ses fétiches et marchait sur ses images préférées, fait à présent des *Displays*, ou arrangements d'objets, à l'instar des artistes conceptuels appropriationnistes américains. Lui, qui n'a pas vraiment d'ambition, commence à exposer par hasard, ses dessins, ses peintures.

Je compte une trentaine de petits châssis entoîlés et vierges. Ils servent de socle à trois paquets de slips masculins illustrées de photos d'entrejambes. Plus bas, l'œil aguicheur d'un métis moustachu vante son « Stocking Cap ». Dans une boule à neige, se tient seul un bonhomme ventru, Winston Churchill encore ?

Christophe rêve d'un atelier

Il se remet à la photo, autrement : une cascade de snapshots, son journal dans un classeur. Les livres de collages épaississent jusqu'à être intransportables une fois achevés. Leur gigantisme se couple à la monstruosité qu'ils recèlent : le sexe hard et la mort, les bêtes et les

sportifs, les anonymes et les célébrités. Christophe déniché une ancienne imprimerie sur deux étages juste à la sortie d'un RER de banlieue. Tous ses cartons y tiennent à l'aise. Mais la ville de rêve où travailler n'est-ce pas Amman, Athènes, ou Naples ? François suggère Berlin, ils y vivront treize ans. Dans l'atelier de Kreuzberg, Christophe stocke des albums photos dont les familles allemandes se débarrassent par culpabilité. Il veut peindre ces images qu'il nomme « Paintings », mais il va les photographier, tout aspirer, et restituer les 250 000 « Paintings » dans le monde numérique, parallèle, infini. Le moteur de son travail de compulsion, de mise en relation, c'est souvent le titre.

Au sol, « Forest Camp » est une enfilade d'I Mac G3 vintages aux couleurs acidulées. Sur les écrans défilent des morceaux de corps nus. C'est une forêt de chair qui ne laisse pas de bois.

Christophe rêve de la fin

Depuis le retour en France les objets trouvent leur place sur des tables, il expose ses livres ou ses objets. Je prie Christophe de faire comme avec « Paintings », un diaporama d'Hedy Lamarr pour une exposition sur l'actrice hollywoodienne. C'est le vertige d'une vie qui défile en milliers d'images. Christophe règne désormais dans son antre organisé, une tête de lion empaillée à ses pieds. Que sauverait-il en cas d'incendie ? Une pile de feuilles : des anciennes pistes qui n'ont pas abouti. De son travail il ne garderait pas grand-chose, juste les trois gros livres de collages. Et puis, s'il reste du temps, il prendrait les livres de Fabre et Réaumur, sur les insectes.

La nuit tombe et l'on va allumer les sept lampes de bureau derrière nous. Le nain en céramique dans son filet rouge est content d'être là, c'est un nain protecteur. Derrière, il y a l'inutile machine à broyer les documents, le vieux sac Vuitton de Dani — si les sacs pouvaient parler j'aimerais bien qu'il me raconte son histoire, il a dû en voir de toutes les couleurs celui-là. Au-dessus, le mini temple à François, avec plein de photos de lui et puis, plus haut, les appareils photo qui fonctionnent encore.

Voir aussi :

Discussion entre Nina Childress et Christophe Berhault dans son atelier de Noisy-le-Sec : vimeo.com/1055241142